

VINCENT PICHERAL (Quimper)

LA LIAISON OUVRIERS-PAYSANS

**Trente-sept ans. Fonctionnaire.
A adhéré au P.S.U. en 1961 et à
nouveau en 1969.**

- La guerre d'Algérie a été le déclic, avec la prise de conscience de trois choses : l'importance de l'économique, la nécessité d'une action de masse, celle d'une phase violente pour la prise du pouvoir.

Alors, adhésion au P.S.U. en rentrant du service en Algérie, à la section du 9^e à Paris. Et assez grande stupéfaction à la découverte de ce milieu, très IV^e République : les maffiatages électoraux, les réunions bavardes, les luttes de tendances. J'ai suivi gentiment quelque temps, et puis je me suis tiré.

Je suis arrivé ici, à Quimper, en 66. J'ai failli adhérer au P.C., pensant que c'était le seul parti qui avait une base ouvrière sérieuse, et malgré son caractère stalinien. Ça allait se faire quand a explosé mai 68. Très rapidement, je me suis trouvé en opposition avec les camarades du P.C. et il n'a plus été question d'y entrer.

Nous étions quelques-uns à avoir suivi la même évolution. Nous nous interrogeons. J'en avais marre

de cet attentisme politique que je rencontrais chez certains copains, qui se payaient des analyses très lucides mais ne faisaient rien. Je lisais les publications du P.S.U., et il m'a semblé y trouver un renouvellement complet dans sa façon d'aborder les choses. Alors j'ai franchi le pas, en me disant : ce n'est pas totalement satisfaisant, mais c'est le seul endroit peut-être où l'héritage de mai est vivace et assumé, où l'on ne romantise pas sur mai mais où on cherche à en tirer les leçons.

Je me suis trouvé dans une section encore très social-démocrate, très club de discussions pour classes moyennes. J'ai essayé de la lancer sur l'implantation. Meeting avec Rocard, en mai 70, dont la préparation, très sérieuse, a permis des adhésions. Neuf cents à mille personnes dans la salle. Un certain nombre de copains se sont décidés à ce moment-là : des militants syndicalistes notamment, C.G.T., C.F.D.T., C.D.J.A. (Cercle départemental des jeunes agriculteurs).

La section a changé de visage. Le problème de l'intervention dans les luttes s'est posé, et d'abord à propos d'une grève aux Nouvelles Galeries. Déclenchement de la grève à la base, reprise en mains par les syndicats, et tout de suite intervention du P.S.U. pour provoquer une réunion partis-syndicats. Les autres partis ont réagi de manière très traditionnelle, proposant un cartel, mais très méfiants envers toute action de collage d'affiches, distribution de tracts, collectes sur la voie publique. Vraies questions sur le problème de l'unité.

Ensuite il y a eu la grève de la conserverie Saupiquet. C'est une des grosses boîtes de la région, beaucoup d'ouvrières femmes, beaucoup de saisonniers, des conditions de travail très pénibles. La CGT a déclenché le mouvement sur des revendications salariales, en pleine période des épinards.

Les épinards étaient toujours livrés par les paysans

et allaient être fichus dans les vingt-quatre heures s'ils n'étaient pas traités. Alors, les quelques syndicalistes de la section P.S.U. ont lancé l'idée de les traiter en autogestion totale, et ensuite de les vendre sur la voie publique. Ça paraissait possible : chez les paysans plusieurs gars étaient prêts à partir, et dans l'entreprise nous avions des contacts assez favorables. A ce moment-là, le patron a cédé et la grève s'est arrêtée.

Ça a quand même fait naître l'idée qu'il fallait créer, à côté de la section P.S.U., un groupe ouvriers-paysans. Car, étant donnée la composition de la section à ce moment-là, le recrutement d'un certain nombre de camarades engagés dans la production ne pouvait pas se faire par la structure traditionnelle.

Ce groupe s'est mis sur pied. Il a tout de suite entamé un travail de réflexion théorique. Il s'est interrogé notamment sur les coopératives : l'inquiétude des camarades paysans, c'était qu'un conflit semblable à celui de Saupiquet se déclenche dans une coopérative, où le problème aurait été beaucoup moins simple.

Il nous est apparu que, pour développer le courant révolutionnaire ici à Quimper, et aussi pour assurer la prise du pouvoir dans la section P.S.U. par les éléments ouvriers et paysans, il fallait se payer un deuxième meeting. Et cette fois, pas un meeting de prestige, un meeting-cinéma, mais un meeting enraciné dans les problèmes ouvriers et paysans. Nous avons invité Bernard Lambert et Behar (responsable de la commission nationale entreprises) sur le thème : unité ouvriers-paysans.

Gros travail sur les boîtes et dans les campagnes pour le préparer. Il s'est trouvé que, le jour même du meeting, a commencé le conflit de la laiterie d'Entremont. C'était une grève déclenchée à la base avec la C.G.T., sur les conditions de travail des salariés et particulièrement des camionneurs chargés du ramassage du lait dans les fermes. Les paysans

fournissent le lait tous les jours. On se retrouvait devant le même problème qu'à Saupiquet.

Nous avons prévu, avant notre meeting, une réunion du groupe ouvriers-paysans. Inutile de dire qu'on n'y a parlé que d'Entremont.

Au C.D.J.A.¹, les gars étaient prêts à déclencher une action exemplaire. Le soir même, paysans et syndicalistes d'Entremont se rencontraient. Ils décidaient : le lait sera ramassé par des camions pris à l'usine : dans chaque camion, un chauffeur, un ouvrier et un paysan ; le lait sera livré à la laiterie jusqu'à ce que ça déborde.

Tout lait livré doit être payé, c'est la règle. Alors les paysans s'engageaient à reverser aux camionneurs et aux ouvriers une partie du salaire que représentait le paiement du lait. Dernière décision : présentation commune des revendications des ouvriers et des paysans, celles-ci portant sur le prix du lait. Tout s'est passé comme prévu. Une journée et demie plus tard, le patron cédait sur presque tout.

Tout de suite après, campagne d'explication politique sur cette affaire, par voie de tracts. Et presque aussitôt éclatait un deuxième conflit semblable, à la coopérative laitière de Carhaix. Mais cette fois, l'unité ne s'est pas réalisée. Il s'agissait d'une coopérative et, du coup, les paysans se sentaient plus ou moins patrons.

Ça a évidemment donné une impulsion terrible au travail de réflexion du groupe ouvriers-paysans, qui a abouti à un ensemble de thèses sur la question des coopératives, publiées dans « Tribune socialiste » et reprises pour l'essentiel dans le programme d'action du P.S.U. Nous disions qu'il fallait démythifier les coopératives, en montrant que, du fait qu'elles sont intégrées au système, elles ne permettent nullement l'apprentissage du socialisme. Mais que pour cela, il

1. Centre départemental des jeunes agriculteurs.

fallait sans doute commencer sur les entreprises agro-alimentaires privées, et ensuite montrer que les coopératives s'alignent sur elles en tout.

Là-dessus arrive la campagne sur le procès des cinq militants basques espagnols à Burgos. L'échec d'une action cohérente à Quimper sur cette affaire nous a obligés à une réflexion sérieuse sur le mythe de l'unité des cartels, et sur les raisons de l'extrême prudence du P.C. Il n'y avait pas de Secours Rouge ici, et nous avons conclu qu'il fallait en créer un.

D'autant plus que cette affaire a été suivie immédiatement du procès de cinq paysans de la région, qui, à la tête d'une manifestation, avaient investi une étude de notaire et empêché la vente aux enchères d'une terre. Nous avons essayé d'associer les partis de gauche à une action de protestation contre le procès. Echec. Nous y sommes donc allés tout seuls. Nous avons organisé une collecte sur la voie publique pour payer les amendes des gars, avec pancartes et tracts explicatifs.

Tout ça a entraîné dans la section une évolution radicale. De ceux qui étaient là il y a deux ans, deux seulement continuent à venir régulièrement aux réunions et à militer activement. Nous avons enregistré quelques démissions, de gens qui prétendaient que nous faisons de l'ouvriérisme : selon eux, dire que la direction du parti devait revenir aux ouvriers et aux paysans, c'était signifier qu'elle ne devait pas revenir à tout le monde, c'était antidémocratique.

Tant pis. Nous continuons.

- Toi-même, tu n'es ni ouvrier ni paysan. Comment vois-tu la place des intellectuels dans le P.S.U. ?

- Eh bien ! je me suis trouvé assez vite dans une situation difficile. J'avais joué un certain rôle dans la transformation de la section. Et je suis devenu un

peu un leader, celui vers lequel on se tournait parce qu'il avait l'habitude de la parole, une certaine connaissance du marxisme, un certain art des synthèses. Ça m'était pénible, parce qu'en contradiction avec ce que je pense sur l'évolution nécessaire du parti.

Mais peu à peu, ça se modifie. Les bonnes réunions de section, maintenant, sont celles que dirigent les copains engagés dans les luttes ouvrières et paysannes.

Alors moi, qu'est-ce que je fais à partir de ce moment ? Eh bien ! je parle beaucoup moins. Et je m'aperçois que je parlais trop. Mon rôle, c'est le travail de synthèse et de rapports que les copains n'ont pas le temps de faire. C'est, je crois, la tâche des intellectuels dans le parti : la mise en forme théorique - à condition de veiller à ne pas « gauchir », dans le mauvais sens du mot, ce que les militants engagés dans les luttes ont découvert. Egalemeut tout un travail matériel, fabrication des tracts, recherche de salles pour les réunions, etc.

Mais je crois qu'il faut éviter une trop grande spécialisation. Ainsi, nous n'avons plus de secrétaire de section : il y a un bureau collectif. Dans les réunions, la présidence est tournante. Ce sont des petits détails, mais l'objectif est d'empêcher la sécrétion de notables ou de dirigeants qui apportent toutes les réponses d'en haut...

C'est une conception assez opposée à l'option bolchevique. Ça m'ennuie de dire ça. J'ai eu beaucoup de mal à l'accepter. Mais je ne crois plus qu'on puisse être marxiste-léniniste orthodoxe aujourd'hui.

Nous prenons là un risque : une conception bolchevique du parti, c'est beaucoup plus confortable. D'une efficacité plus apparente. Et puis l'intellectuel y est très à l'aise. Parce qu'à mon sens, une conception bolchevique entraîne un pouvoir important pour les intellectuels, dans la mesure où ce sont eux qui détiennent la vérité.

Mais à partir du moment où tu es mêlé quotidiennement aux luttes, en essayant d'y découvrir les possibilités d'une prise de conscience révolutionnaire des masses, ce n'est plus possible. Le parti doit se construire d'abord à la base, et préfigurer ainsi, d'une certaine manière, cette société socialiste que nous espérons.

- Le parti doit cependant avoir un programme ?

- Le P.S.U. s'est doté d'un « programme d'action », conçu comme la définition d'un certain nombre d'axes de lutte pour précipiter la crise et le renversement du capitalisme, et en même temps préparer des structures et des comportements pour l'avenir. C'est très important. Nous devons constamment mettre l'accent sur ce programme d'action, le reprendre, le préciser, le reformuler.

Mais il faut effectivement le doubler d'une sorte de « programme de transition », qui indique quelle politique nous voulons suivre après le renversement de l'Etat capitaliste, dans la période de transition vers le socialisme.

Certains n'admettent pas cette nécessité. Pour eux, c'est le programme d'action qui préfigure la société socialiste ; c'est dans la lutte, dans la foulée de la prise du pouvoir, dans l'échauffement, dans la créativité que tout s'inventera, et l'on ne peut pas dire avant ce que ça sera après. Tout ça est joli, mais purement formel, et finalement très intellectuel.

Les paysans, quand tu leur dis ça, ils ne te prennent pas au sérieux. Ils te disent : « Ecoutez, le socialisme, on aimerait bien savoir ce que c'est. »

Il en va de même dans la quasi-totalité de la classe ouvrière et dans les classes moyennes. Le mot socialisme a été accommodé à tant de sauces qu'il ne veut plus rien dire. Le socialisme, pour la plupart, c'est

l'augmentation du niveau de vie, et pour certains la laïcité. Pas beaucoup plus.

Il nous faut donc définir - à partir de notre expérience concrète, d'une analyse de la société actuelle, des aliénations, des conflits -, définir un visage du socialisme. Non pas un programme-catalogue qu'on feuillette, mais un projet de société.

Il nous faut réfléchir à un certain nombre de problèmes : qu'est-ce que ça peut être, une véritable propriété collective des moyens de production ? Et l'autogestion ? Qu'est-ce que ça apportera aux gens, dans leur vie ? Comment est-ce que ça s'articulera, concrètement, avec la planification ? Comment sera évitée la bureaucratie ? Comment disparaîtra peu à peu la division du travail ? Nous avons quelques idées là-dessus, mais pas assez précises encore.

Et il nous faut réfléchir aussi à tous les problèmes du quotidien : la structure familiale, la démocratie à l'échelon local, dans les quartiers, tout ce qui concerne l'organisation non hiérarchique de la société dans tous les domaines.

Il faut que le socialisme soit crédible, et en même temps enthousiasmant. Que ça vaille la peine. Malheureusement, ce que présentent les partis de gauche traditionnels, ça vaut de moins en moins la peine.

Et puis il nous faut insister sur notre conception du passage au socialisme : notre condamnation d'une stratégie électoraliste, du « passage pacifique et démocratique » dont parle le P.C... Sur la nécessité d'une crise - ce qui ne signifie pas forcément la guerre civile, mais prioritairement une mobilisation intense, un conflit généralisé à l'échelon de la production, des entreprises, de la terre, du cadre de vie...

Tout ça, il n'y a que le P.S.U. qui le dit d'une manière à peu près cohérente. Les groupes gauchistes le disent, mais en général d'une manière tellement romantique que personne n'y croit. C'est pourquoi je crois le rôle du P.S.U. capital.

Avec un élément très important, c'est l'opposition communiste. Penser que la masse des travailleurs qui sont au P.C. ne participeront pas à la construction du socialisme, c'est du délire. C'est pourquoi, ici, nous maintenons les contacts avec un certain nombre de camarades communistes, et nous sommes très prudents quand nous parlons du P.C. Nous nous méfions d'un anticommunisme systématique, qui mettrait dans le même panier l'appareil à la fois stalinien et réformiste du P.C., et puis la masse des travailleurs et des militants qui y sont...